

HISTOIRE d'IFF entreprise de parfums à Bois-Colombes & un peu de l'histoire de Bois Colombes pour commencer

Si IFF France a toujours été implantée à Bois-Colombes, la réciproque est presque vraie : la ville de Bois-Colombes a pour ainsi dire toujours été associée à la société IFF, car c'est dans une toute jeune agglomération qu'Albert Schwartz fonde sa société en 1915.

A l'origine en effet, le territoire de Bois-Colombes dépend entièrement du village de Colombes.

Il occupe l'emplacement de petits bois et de futaies, à mi-chemin entre Asnières et Colombes, et c'est de ce caractère bucolique qu'il tire son nom de « Bois de Colombes », devenu par la suite Bois-Colombes.

Le manque de points d'eau en surface n'y favorise pas l'implantation d'habitations, et jusqu'au milieu du XIXe siècle l'endroit reste inculte, pauvre et déserté.

Seuls lièvres et lapins y pullulent et ravagent les récoltes, ce dont se plaignent les habitants de Colombes dans leurs cahiers de doléances de 1789.

En 1851, pour la première fois, dix-sept habitants sont recensés sur les terres de Bois-Colombes, essentiellement des bûcherons, qui vivent de la vente du charbon de bois. C'est le développement du chemin de fer qui favorise l'essor du hameau.

En 1837 est mise en service la ligne Paris-Saint-Germain.

En 1839 la ligne Paris-Versailles, et en 1851 la ligne Paris-Rouen.

Si à l'origine aucune de ces lignes ne marque d'arrêt à Bois-Colombes, elles transportent vers Asnières des promeneurs parisiens en quête de divertissements champêtres : dans les guinguettes des bords de Seine, on danse, on boit, on pêche, on se baigne, et bientôt le Bois de Colombes devient lui aussi un lieu de promenade.

En 1850 un restaurateur renommé, Alexandre Thiéfine, y établit au 11 et 11 bis de la rue des Bourguignons la villa Thiéfine, établissement de luxe qui reçoit la haute société parisienne et qui contribue au succès de la bourgade.

Le « Louis XV », implanté au 31 bis rue des Bourguignons depuis au moins 1857, reste témoin de ce passé festif.

Bientôt se construisent au Bois de Colombes des habitations de plaisance, avant que ne s'implante le long de la rue des Bourguignons – ainsi baptisée parce qu'elle aurait vu passer, alors qu'elle n'était qu'un simple sentier, le 11 novembre 1411, les troupes du Duc de Bourgogne en route pour aller vaincre les Armagnacs devant Saint-Denis –, un véritable village, abritant une population d'artistes, de savants, de commerçants et d'employés.

En 1856, la ligne Paris-Rouen par Argenteuil dessert enfin la station de Bois-Colombes, témoignant de l'importance naissante de cette jeune agglomération.

La précaire cabane qui est alors construite pour servir d'abri au chef de gare ne sera remplacée par les bâtiments actuels qu'en 1937.

Du plus pur style art déco, cette architecture, et plus particulièrement la flèche qui la surmonte, défrayeront alors la chronique.

En 1879, s'installe à Bois-Colombes un premier établissement horticole producteur de plantes de serres, une activité qui deviendra par la suite l'une des spécialités de la ville, et en 1885, face à l'accroissement continu de la population, une chapelle est élevée, sous la protection de Notre-Dame-de-Bon-Secours, au 31 de l'actuelle rue du Général Leclerc.

Si elle étonne aujourd'hui encore par ses dimensions modestes, malgré plusieurs agrandissements, c'est que l'église de Bois-Colombes n'était effectivement à l'origine qu'une annexe de l'église Saint-Pierre-Saint-Paul de Colombes.

Plus généralement, tout au long des vingt dernières années du XIXe siècle, le territoire de Bois-Colombes se munit d'équipements administratifs propres : stations de chemin de fer, groupe scolaire, marché, salle des fêtes, bureau de poste, gendarmerie, église, temple et locaux publics.

Dans ce contexte de développement très rapide, dès la fin de la guerre de 1870, des tendances séparatistes émergent entre la population des habitants de Bois-Colombes, essentiellement composée de gros négociants, d'industriels et d'intellectuels, et celle de Colombes, plutôt constituée de cultivateurs.

L'origine de la querelle est principalement financière : les habitants de Bois-Colombes fournissent quarante-quatre pour cent des recettes de l'agglomération et considèrent que leur argent n'est destiné qu'à l'embellissement des quartiers de Colombes et de La Garenne, au détriment du leur, qui reste par exemple dépourvu de trottoirs et d'éclairage urbain.

Le conflit séparatiste durera plus de vingt ans, mais forts de l'indépendance économique qu'ils ont acquise dans les faits, les habitants de Bois-Colombes obtiennent par la loi du 17 mars 1896 la fondation à l'état de commune de l'agglomération de Bois-Colombes. Elle compte 10 000 habitants répartis sur 186 hectares.

L'hôtel de ville actuel ne sera édifié qu'en 1937 (la même année que la gare), sur les plans des architectes MM. Bovet et Berthelot, tous deux grands prix de Rome.

D'inspiration classique, le bâtiment de briques rouges et son campanile seront salués comme l'une des grandes réussites de l'architecture administrative en banlieue parisienne. Bois-Colombes paiera un lourd tribut aux deux guerres mondiales : la première fait près de 500 victimes parmi les habitants de la commune, et les raids aériens de 1943 laissent 499 points de chute de bombes sur le territoire de la ville.

Ces attaques visaient notamment les usines Hispano-Suiza, établies à Bois-Colombes depuis 1914, qui servent l'effort de guerre en fabriquant des moteurs d'avion.

Mais aux côtés de l'aéronautique, c'est bien la parfumerie qui devait compter au nombre des industries les mieux implantées à Bois-Colombes.

En 1955, la maison Synarôme vient rejoindre les établissements Polak & Schwarz en s'installant au 40 rue Raspail, qui appartenait auparavant à la société de Parfumerie Luzy. Lorsqu'IFF quitte Bois-Colombes en octobre 2005, la petite ville du début du siècle compte près de 23 900 habitants.

90 ANS D'HISTOIRE AU 47 RUE VICTOR HUGO : entre 1915, date à laquelle Albert Schwarz s'installe au 47 rue Victor Hugo, dans l'ancien théâtre de l'Union de Bois-Colombes et octobre 2005, date à laquelle IFF quitte cette adresse pour le 61 rue de Villiers à Neuilly-sur-Seine, ce sont quatre-vingt-dix ans de l'histoire de la parfumerie qui se sont écrits à Bois-Colombes.

Au cours de ces quatre-vingt-dix années, nombreuses sont les transformations que connaît le site de la société, témoignant toujours d'une extraordinaire faculté d'adaptation du site aux exigences de son époque.

Dès 1925, six ans après être devenu propriétaire des lieux, Albert Schwarz entreprend la construction d'une usine, au fond du jardin, qu'il réunit à l'ancien théâtre par les espaces de la distillerie et de la chaudière.

En 1932, après avoir étendu ses propriétés au n°45 de la rue Victor Hugo, Albert Schwarz fait construire sur la gauche du théâtre un bel immeuble à rotonde de style art déco, destiné à accueillir les services administratifs et la direction.

En 1936, enfin, l'accroissement de l'activité commande de nouvelles modifications : accolé aux bureaux, un nouvel édifice tient lieu de service d'expéditions. Y officient deux menuisiers, l'emballage étant à l'époque encore réalisé dans des caisses en bois.

Avec la rénovation de l'ancien théâtre, Henri Van Mameren apporte une contribution importante à l'évolution du site de Bois-Colombes.

Cette rénovation s'effectue en trois temps ; elle comporte pour commencer la réfection de la partie arrière de l'ancien théâtre, qui constituait le magasin Arômes, et qui était devenue dans les années 1950 extrêmement vétuste : «Le magasin était à ce point délabré qu'il menaçait ruine et qu'il devenait dangereux d'y entreposer des marchandises», écrit à son sujet Henri Van Mameren.

Mais cette partie du bâtiment rappelle d'excellents souvenirs à d'anciens salariés : «Dans le magasin, un escalier en colimaçon conduisait aux combles qui regorgeaient de malles en osier dans lesquelles il y avait encore des costumes datant de l'ancien théâtre ; il y avait même des morceaux de décor. On venait s'amuser avec tout cela à l'heure du déjeuner... ».

En 1955, cette partie arrière faite de bois et de carreaux de plâtre est détruite pour faire place à une maçonnerie d'un étage.

L'opération de reconstruction s'attaque également à la façade, dont une partie du pittoresque disparaît sous une maçonnerie rehaussée de mosaïque couleur cassis.

Mme Ferrec, secrétaire de Jacques Dupont jusqu'en 1983, se souvient de la déconvenue de Henri Van Mameren face à cette nouveauté : «Monsieur Van Mameren était parti en voyage au moment des travaux. Lorsqu'il est revenu, il a crié d'horreur devant cette mosaïque qu'il trouvait abjecte».

En 1963, lorsque la production Arômes quitte l'usine pour s'installer à Dijon, Jacques Weill procède à de nouveaux réaménagements afin d'accueillir l'unité de Parfumerie, majoritairement installée à Courbevoie.

Dans le bâtiment de la rue Ferrand, le service des expéditions est réduit de moitié, et après divers travaux de modernisation, les services administratifs et la direction investissent un plus grand espace, tandis que l'unité Parfumerie s'installe dans l'espace restant, sans véritable souci de cohérence : certains parfumeurs trouvent leur place dans l'ancien théâtre, tandis que d'autres sont dans le bâtiment à rotonde avec le laboratoire échantillons. L'unité de l'ensemble vient alors d'une passerelle que fait construire Jacques Weill la même année. Celle-ci assure le passage en hauteur du bâtiment à rotonde à l'ancien théâtre, lui-même relié à l'usine : on obtient ainsi un ensemble ressemblant plus ou moins à deux L qui se jaugent.

En 1965, l'ancien théâtre fait l'objet d'un ultime ravalement, et le signe IFF lui est apposé. Bien que les problèmes d'espace et de fonctionnalité soient enfin maîtrisés et résolus, l'ensemble ne fait pas figure de modèle d'esthétique.

Nicole Dalmasso se souvient ainsi de sa première découverte des lieux, lors de l'entretien d'embauche qu'elle obtient en 1968 : « J'imaginai mal comment la filiale d'une très grande société internationale pouvait se loger dans cette drôle de bâtisse. Heureusement, ma rencontre avec Monsieur Weill, homme d'intelligence et de culture, m'a entièrement rassurée sur cette étrange compatibilité. ».

Malgré ces différents aménagements, le triplement de l'activité, entre 1958 et 1968, continue de poser de nombreux problèmes d'espace.

En 1971, la direction est obligée de décentraliser la production Parfumerie, ainsi que les services administratifs à Dijon, mais l'incohérence du site ne permet pas d'exploiter autant qu'il le faudrait le gain de place que ces différents départs génèrent.

Dès cette date, donc, Jacques Dupont et Jacques Leroux, les gérants de la société, tentent d'obtenir un permis de construire pour rebâtir un nouveau bâtiment.

Dans cette perspective, IFF achète les numéros 41 et 43 de la rue Victor Hugo. Et comme la société possède aussi le 12 de la rue Ferrand, où logent certains membres du personnel, et qui coupe la rue Victor Hugo au niveau du numéro 41, il lui est possible de réaliser une extension de site suffisante pour anticiper de futurs développements.

En 1973, IFF obtient le permis de construire sollicité deux ans auparavant.

Dès 1974, les travaux sont entamés. Ils seront réalisés en trois phases successives, de 1974 à 1977, quatre années pendant lesquelles un système de rotation dans l'occupation

des bâtiments permet au personnel de continuer à travailler sur le site de Bois-Colombes alors que les travaux de destruction puis de reconstruction battent leur plein.

Pendant la première phase des travaux, on détruit la partie avant de l'ancien théâtre ainsi que la partie avant du bâtiment à rotonde de 1932. Le personnel relogé dans les parties arrière des bâtiments continue pendant ce temps à travailler. Une fois l'aile Parfumerie reconstruite, l'unité s'y installe et acquiert ainsi une certaine cohérence.

On détruit ensuite progressivement la partie arrière du théâtre ainsi que l'usine.

L'équipe Arômes est provisoirement disséminée. Mme Echivard se souvient : « J'ai travaillé un peu partout, jusque dans l'ancien standard, entourée de toutes les lignes et branchements qui dataient des années cinquante ».

Une fois l'aile Arômes achevée, on procède à l'agrandissement et à l'aménagement du seul bâtiment conservé : celui datant de 1936, qui faisait suite au bâtiment à rotonde de 1932, et qui constitue désormais la partie centrale du bâtiment en réunissant les deux ailes. Son élévation sur trois étages lui donne le même aspect que l'ensemble. IFF dispose désormais avec ce nouveau bâtiment fonctionnel et moderne, où chaque aile correspond à un département, de locaux dignes de la grande société qu'elle est devenue.

Et jusqu'au déménagement de la société pour Neuilly-sur-Seine en octobre 2005, ce bâtiment continuera à détonner, par sa modernité, sur l'ensemble de la ville de Bois-Colombes. Exactement comme Jeanne Foucher pouvait l'écrire à propos du bâtiment construit par Albert Schwarz en 1932.

Tout au long de son histoire, IFF aura su adapter ses locaux aux exigences de son activité, en lien avec l'esthétique de son temps. De nouveaux locaux pour un nouveau développement, toutes les transformations subies par le site de Bois-Colombes témoignent de ce souci constant de faire du siège d'IFF un espace de travail aussi fonctionnel et qu'agréable pour chacun. Et c'est cette préoccupation qui aujourd'hui encore, quatre-vingt-dix ans après la fondation de Polak & Schwarz, a présidé au choix pour IFF de Neuilly/Seine.

DES HOMMES PROVIDENTIELS

A plusieurs reprises dans l'histoire de Polak & Schwarz puis d'IFF, ce sont des hommes venus d'ailleurs, des hommes parachutés et investis de la gérance par les maisons mères hollandaise ou américaine, qui se sont retrouvés à la tête de la société, indépendamment de la volonté de salariés profondément attachés à leur patron.

A chaque fois, malgré les réticences qui précèdent son arrivée, l'alchimie fonctionne, la séduction opère, et en quelques mois le nouveau gérant emporte l'adhésion inconditionnelle de l'ensemble des salariés. Polak & Schwarz et IFF ont aussi construit leur histoire sur quelques personnalités au charisme exceptionnel, qui ont durablement marqué les esprits de leur empreinte.

Arrivé à la tête de Polak & Schwarz en 1949, à l'âge de 29 ans, dans le contexte douloureux de la fin de la guerre et du décès de Guy Schwarz, Henri Van Mameren est le premier gérant de la société à ne pas être issu de la famille Schwarz. Mais très vite, il parviendra à donner un élan nouveau à la société dont il a la charge et à se faire apprécier de chacun de ses employés.

Les témoignages d'anciens de Polak & Schwarz convergent pour souligner le charme et l'esprit de conviction qui animaient Henri Van Mameren. Chaque semaine, il entreprenait une tournée générale de l'usine afin de pouvoir rencontrer individuellement chacun de ses employés et les impliquer personnellement dans la marche des affaires. Même parmi les plus proches collaborateurs de la famille Schwarz, chacun s'accorde à louer les qualités de Henri Van Mameren : pour Jeanne Foucher, « Monsieur Van Mameren a su, en se faisant aimer de tous, créer une mystique nouvelle.

Chacun à sa place se sentait comptable envers la maison (nous disions : notre maison), de sa marche en avant ». Marc Calem, qui entre chez Polak & Schwarz en 1950, se souvient lui aussi : « Il y avait une ambiance exceptionnelle, on travaillait beaucoup et pour un petit salaire, mais ça n'avait pas beaucoup d'importance car Monsieur Van Mameren avait fait de la société un endroit extraordinaire ». Mais le plus bel hommage à Henri Van Mameren est sans doute celui que peut lui rendre Arlette Schwarz, la petite-fille de Léopold Schwarz et la sœur de Guy : « Henri Van Mameren était quelqu'un de très bien sur le plan humain. Il a repris l'affaire comme si elle était sienne et a su faire oublier qu'il n'était pas de la famille. Il eut, à mon avis, non seulement toutes les qualités commerciales requises, mais pour nous qui venions de subir le deuil affreux de la mort de mon frère, il eut le tact épatant de savoir maintenir une ambiance familiale, la fusion se faisant ainsi moins cruellement sentir. Secondé par Jacques Dupont, il sut organiser des Noëls magnifiques pour les enfants des employés, pour le personnel, pour les actionnaires, et c'est lui, me semble-t-il, qui eut l'initiative du colis de Noël pour chaque foyer. Je crois que ses années de gestion firent oublier, surtout à la famille Schwarz, les années atroces que tous venaient de passer. Il dirigeait avec bonheur, et ce bonheur se lisait sur son visage. Il a laissé un souvenir impérissable à tous. Et puis c'était un très bel homme ! »

En 1958, lorsque IFF naît de la fusion de Polak & Schwarz avec Van Ameringen Haebler, Henri Van Mameren est appelé à la direction de la branche Arômes aux Etats-Unis, et c'est Jacques Weill, le dirigeant de Van Ameringen Haebler France, qui prend la tête de Bois-Colombes. La jeune société n'est alors que la treizième de sa spécialité au niveau mondial.

Dix ans plus tard, elle occupe la première place. Jacques Weill est l'artisan de cette spectaculaire progression de l'activité, qui a hissé IFF au rang d'acteur leader de sa spécialité.

Jacques Weill, artisan de cette fusion entre Polak & Schwarz et Van Ameringen Haebler en France, « l'une des plus belles en la matière », selon Jacques Dupont, est un gérant qui lui aussi a beaucoup compté pour ses employés.

Ses vingt années d'activité au service de Van Ameringen Haebler puis d'IFF ont fait de lui l'un des ciments de la société. Si dans un premier temps le personnel de Polak & Schwarz, attaché à Henri Van Mameren, avait bien plutôt redouté son arrivée, très vite, comme Henri Van Mameren avant lui, Jacques Weill a su se faire unanimement apprécier et gagner toutes les énergies à sa cause : « Au regret a priori de tout le monde, explique Marc Calem, on voit arriver un autre gérant qui venait de la société qui avait fusionné avec nous. Il arrive chez Polak & Schwarz, et il fallait qu'il s'impose...

Mais il a réussi en six mois à mettre tout le monde dans sa poche. Avec un style complètement différent. C'était un homme très impulsif, coléreux (il cassait des téléphones !), mais extrêmement intelligent, extrêmement intéressant, et extrêmement social ».

Les deux hommes présentent aussi un certain nombre de points communs : convainquants, motivés et motivants, profondément humains, avec un goût certain pour la discipline, voire l'autoritarisme, mais un sens aigu de la récompense : « Monsieur Weill était un homme qui ne dormait pas, poursuit Marc Calem, donc il réveillait tout le monde à cinq heures du matin, dès qu'il avait une idée, et il convoquait les vendeurs à cinq heures du matin ou six heures – ou plutôt six heures moins le quart car ce n'étaient jamais des heures fixes !

Il avait ce style-là : il vous demandait énormément. Mais il ne l'oubliait jamais. ».

Tous les témoignages sont des hommages rendus à cet homme de valeur que l'on considère comme « le grand homme de la maison, qui a défendu, mieux que quiconque, la filiale France ». Il a su insuffler une foi toute nouvelle en la construction d'une grande société internationale aux visées lointaines, parce qu'il « savait intéresser les gens à leur travail, tout en sachant les écouter ».

Et Yves Trochu, gérant de 1987 à 1992, de compléter sans détour : «Il engueulait quand il le fallait, mais il vous motivait constamment par un contact humain, contact nécessaire pour réaliser de nouveaux projets». Ainsi, Jacques Weill sait entretenir une ambiance chaleureuse avec l'organisation régulière de fêtes et de repas dans les plus grands restaurants, dont tous conservent un merveilleux souvenir.

A propos de ces deux hommes clef de la société, Henri Van Mameren et Jacques Weill, Marc Calem, qui a travaillé avec l'un comme avec l'autre, conclut : «J'ai connu deux gérants différents mais extraordinaires. Si bien que pendant vingt ans, je n'ai pas eu l'impression de travailler. J'ai eu l'impression d'avoir une activité formidable. L'ambiance était à l'affectivité, au paternalisme, même s'il régnait une certaine discipline». En 1974, le scénario bien connu d'IFF se reproduit une fois encore : un franco-anglais né au Brésil, Anthony Griffith, est placé par New York comme directeur de la zone Europe, dans la filiale française de Bois-Colombes. Mais comme Henri Van Mameren et comme Jacques Weill avant lui, Tony Griffith saura très vite se faire apprécier. « L'un des avantages de Tony Griffith c'est qu'il parlait français parfaitement, explique Pierre Gradt. Il parlait un français absolument impeccable, et il parlait très bien espagnol également. Il avait beaucoup de talents. En dehors de son charisme et de sa personnalité, il avait aussi le talent des langues – et au-delà, celui de la communication ».

Pour Martine Scheire, qui entre chez IFF peu de temps avant son arrivée, « Tony Griffith était vraiment un homme extraordinaire. Il faisait le tour des bâtiments pour aller dire bonjour à tout le monde, il savait se mettre à la portée des petits aussi bien que des grands. Je ne sais pas ce qu'il pouvait mettre de plus dans tout ce qu'il faisait pour que les gens qui l'ont connu s'en souviennent comme cela. Mais il a laissé un sillage. » Directeur général de la filiale française et Président Europe, Tony Griffith, de l'avis de tous, était un homme extraordinaire, l'une des rencontres formidables que réserve une vie professionnelle. Pour Pierre Gradt, il était le meilleur de l'industrie de la parfumerie. Ayant largement contribué à la réussite d'IFF France, Tony Griffith a ensuite été appelé à prendre la Direction générale de la branche Parfumerie aux Etats-Unis. Comme Henri Van Ameringen et Jacques Weill avant lui, Tony Griffith fut amèrement regretté par beaucoup. Mais chez IFF l'esprit de ces grands hommes demeure : «L'esprit de famille propre à IFF, c'était un souffle qui venait d'en haut, explique Pierre Gradt, qui venait de Tony Griffith à l'époque. Mais quand il n'a plus été là, après son retour aux Etats-Unis, on a su le perpétuer et le faire vivre. »

Best regards
Florence Aimond
61, rue de Villiers
92523 Neuilly sur Seine Cedex
FRANCE
Tel 01.46.49.60.27
Fax 01.46.49.77.39